

16  
LE QUOTIDIEN  
DU FESTIVAL  
IN / OFF

Numéro 16 / État de siège — Le Bal du Cercle — Le Full Art — Moi, le mot  
Haine des femmes — Pascal Collin — Valls à Avignon — Lettre à Darroussin





LA CITÉ DE LA PEUR

— par Mathias Daval —

À l'été 1947, pendant que Jean Vilar traîne ses guêtres au palais des Papes d'Avignon, où il élabore une première version du festival, Albert Camus planche sur le manuscrit de « L'État de siège ». Le texte paraîtra l'année suivante, sorte d'extension théâtrale du dispositif philosophique exposé dans « La Peste ».

N'ayons aucun doute : Charlotte Rondelez et sa Compagnie des Éclanches ont compris qu'« État de siège » est d'une modernité sans faille. Dans la ville-concept (même si supposément identifiée au Cadix espagnol) où se trame l'intrigue, les esprits sont torturés par une peur qui les réduit en esclavage. Peur d'une maladie, une peste, dont on ne sait pas grand-chose, tant elle baigne dans son jus d'abstraction. Seul l'incontournable révolté, force pure et juvénile, parvient à rompre le cercle du tragique et à libérer ses frères humains, au nom de l'amour. Bref, les images d'Épinal camusiennes débarquent avec leurs gros sabots. On connaît le problème qu'a posé ce théâtre : la succession de sentences lourdes et pléthoriques, tendues par un fil nettement trop théorique. Camus le philosophe se prêterait mieux au jeu du roman et de l'essai qu'à celui de la scène... Mais le projet est ici métamorphosé : « État de siège » redéfinit la cadence

et l'expression du texte, sans jamais le trahir, grâce à une brochette de six comédiens impeccables. Le dispositif tient de la marionnette et du burlesque absurde, quelque part entre les « Têtes à claques » et « South Park ». Et ça fonctionne. Le rire s'enclenche, sans qu'on perde jamais la profondeur de la dramaturgie et de la pensée de l'auteur.

“

Pointer du doigt les mailles de peur et de contrôle qui enferment et aliènent l'homme.

À sa sortie, la pièce de Camus fait un four. Paul Claudel, la tête sans doute farcie par sa récente accession à l'Académie française, commente : « Mauvaise pièce, confuse, déclamatoire, sans émotion. Une agitation frénétique qui fatigue sans impressionner. Rien de plus froid que ce symbolisme abstrait. » Exit la mise en scène de Jean-Louis Barrault. On aurait aimé que l'immortel viennois fasse un tour aux 3 Soleils, ou au Théâtre de poche, où fut créé en 2014 le spectacle de Charlotte Rondelez. Qu'il y découvre de quelle façon les mots de Camus résonnent quand ils sont entraînés par une énergie jeune, créative et distanciée !

Aujourd'hui encore, « L'État de siège » reste dans l'ombre de « Caligula » et des « Justes ». « Il y a dans le texte une confusion certainement volontaire et assez hypocritement amenée entre tous les régimes d'autorité », se lamente l'écrivain Roger Vailland en novembre 1948. Le reproche qu'on adresse à Camus à l'époque est exactement celui qui rend « État de siège » un spectacle indispensable aujourd'hui : car là où le rôle de l'intellectuel se révèle crucial, ce n'est pas seulement dans sa dénonciation des claquements de bottes militaires ou fascistes. Mais dans sa capacité à pointer du doigt les mailles de peur et de contrôle, souvent invisibles, qui enferment et aliènent l'homme, y compris dans nos sociétés dites « démocratiques ».

À l'heure de l'audimat et de la télé-réalité, de la trahison des nouveaux clercs et de la collusion des classes dirigeantes, de l'élargissement du spectre des politiques sécuritaires et des épouvantails brandis par nos représentants fantoches trop « occupés d'être heureux » sans se soucier du bonheur des autres, il était opportun de déclamer, sur une scène, quelques vérités avant-dernières. Merci à Charlotte Rondelez et à sa bande de joyeux illuminés d'avoir porté le sens de la révolte jusqu'à nous.

— FOCUS —

ÉTAT DE SIÈGE

TOUCHE PAS À CAMUS

— par Célia Sadai —

Au théâtre des 3 Soleils, on peut voir des shinigami, du cabaret et du guignol dans un spectacle camusien. La Compagnie des Éplanches joue le spectacle « État de siège » d'après la pièce d'Albert Camus, et son metteur en scène, Charlotte Rondelez, n'a pas peur du mélange des genres.

D'ailleurs, elle n'a pas peur tout court. Si le travail de coupe qu'elle a réalisé est tout à fait admirable – 3 heures et 25 comédiens en scène dans la mise en scène de 1948 par Jean-Louis Barrault contre 1 h 15 et 6 comédiens dans la version de 2015 –, il est pourtant difficile d'adhérer à l'invasion des marionnettes, étrange trouvaille du spectacle. Pour moi, on touche pas à Camus.

Et si la version de 1948 cédait à la caricature et à la dérision, c'est parce que Sisyphe n'arrivait plus à faire rouler sa grosse pierre depuis les années 1930 et Camus, il n'y croyait plus, il voyait tout en négatif et pensait que l'existence c'était un peu absurde, et du coup, il n'avait pas très envie de faire rire. Voici d'où me vient ce goût idolâtre et un brin conservateur pour le style biblique et incantatoire de Camus : son œuvre, c'est comme une Bible qui dit la vérité.

Revenons au spectacle de Charlotte Rondelez. Écrasée entre un balcon d'où les indigents chroniquent la mascarade des puissants et la rampe des spectateurs, la scène est tout simplement invisible – j'aperçois péniblement les cheveux des comédiens.

“

Ce n'est pas du théâtre radin

Pire encore, quand les marionnettes entrent en scène, je vois le public se pencher pour retrouver le spectacle englouti. Car intégrer des marionnettes demande aussi d'intégrer un dispositif pour les manipuler. Et ces poupées de Kokoschka, qui poussent un peu trop loin la licence satirique déjà présente chez Camus, ne sont pas très discrètes. Et puis, elles me font peur. De couleur terre et poussière, elles ne sont pas gracieuses et me renvoient à des traumatismes télévisuels d'enfance : le « Bébête Show » et « Téléchat ». Petit à petit, les marionnettes piquent la place des humains, surgissent par des trappes et ne quittent plus la scène, où seuls deux arbres poétiquement stylisés me lient encore à Camus.

Pour résumer donc : des poupées transhumaines, des pancartes, un coryphée, un balcon, des apartés et des mises en abyme – « État de siège », c'est du théâtre méta. Et à force de distanciation, je prends le large et je ne saisis plus les différents plans du jeu, du texte et de la scénographie. La charge farcesque et grotesque me fait carrément passer à côté de la parabole politique, celle qui dénonce la fabrique de la Terreur, celle qui devrait résonner si fort à mes oreilles contemporaines, « par les temps qui courent », comme dit le public après le spectacle. Malgré tout, cette expérience est loin d'être épouvantable – bon, si vous êtes phobique des poupées, passez votre chemin. Pour les autres, « État de siège », ce n'est pas du théâtre radin. L'incroyable réserve d'énergie dont disposent les comédiens garantit un spectacle constant, intense et intentionnel. Les géniaux personnages de « La Peste » et de la secrétaire renvoient avec humour aux shinigami psychopompes du manga « Death Note » et donnent une teinte pop et contemporaine qui fait oublier l'invasion des poupées grises et vieillottes.



© Clémence Cardot

OFF

ÉTAT DE SIÈGE D'APRÈS ALBERT CAMUS — MISE EN SCÈNE CHARLOTTE RONDELEZ  
5 > 26 JUILLET 2015 À 19H — LES 3 SOLEILS

COULISSES

« CE QUE J'AIME AU THÉÂTRE, C'EST ALLER CHERCHER L'IMAGINAIRE DE L'ENFANT »

À la sortie d'« État de siège », Charlotte Rondelez s'assoit avec nous en face du théâtre des 3 Soleils. On avertit : ce n'est pas de Camus qu'on veut parler. Ce soir, c'est la scénographie qui nous intéresse.

Pourquoi avoir utilisé des marionnettes dans le spectacle ?

« La scénographie est née de la contrainte propre au Théâtre de poche, où a été créé le spectacle. En théorie, "État de siège" implique trois heures de spectacle et 35 comédiens. Avec une scène de 4,5 mètres sur 2,2 mètres, nous avons dû chercher un moyen de recréer la complexité de la dramaturgie : scènes d'intérieur et d'extérieur, intimistes ou collectives... Dès le début du projet, j'ai voulu une sorte de fenêtre sur l'extérieur. C'est le modèle de la télévision et en particulier des "Guignols de l'info" qui s'est imposé. Il permet de créer une perspective et une distance burlesque, qui évitent de tomber dans un côté trop moralisateur. Et le procédé est parfait pour incarner ces "hommes à mi-hauteur" dont parle Camus. »

Comment s'est passée la fabrication ?

« L'un des comédiens, Paul Canel, est lui-même marionnettiste. Il m'a mise en relation avec l'extraordinaire Juliette Prillard, qui a fabriqué nos "kokoschkas", nos quatre marionnettes, faites de tissu et de mousse tenus par un arceau. Ça a été deux mois de travail et beaucoup d'allers-retours pour qu'elles entrent dans l'esthétique souhaitée. Je voulais absolument des personnages en trois dimensions, qui soient résistants et facilement manipulables, car ils volent partout dans les coulisses ! Et il a fallu ajuster les talons des comédiens et les pattes des marionnettes pour que, face aux spectateurs, ils soient tous à la même hauteur. Comme toujours dans le théâtre, la contrainte a été une source de créativité et de liberté. On n'aurait sans doute jamais fait ce spectacle-là si on n'avait pas été obligés de le créer au Théâtre de poche... Dans toutes mes mises en scène, le rapport à l'enfance est essentiel. Je

vais chercher ce qui nous a fait rire petits, et qui peut encore nous faire rire adultes. Les marionnettes ou le faux chien en coton illustrent ça. Dans mon précédent spectacle, il y avait un champignon qui parle ! Ce que j'aime au théâtre, c'est aller chercher l'imaginaire de l'enfant, qui n'a aucune barrière. »

Céline Espérin, qui incarne l'assistante de la Peste dans la pièce, nous a rejoints. Elle s'est débarrassée de ses lunettes et de son grand imper de secrétaire psychorigide...

Alors, Céline, comment fait-on pour incarner la Mort ?

« Charlotte voulait que le personnage soit double. Elle m'a dit : "Pense à quelque chose de léger comme du champagne." Et en même temps, le personnage souffre de sa solitude extrême, elle ne fait plus partie de la vie... Alors elle porte ces lunettes un peu bizarres, à la Harry Potter, qui traduisent cette étrangeté. J'ai voulu en faire une fille pétillante, à la limite du burlesque et de l'agaçant. Par moments, je me suis inspirée du grand robot de "Star Wars", C6PO, c'est bien ça ? (rires) Mais en moins rigide, avec un peu de grâce et de joliesse ! La secrétaire est charmante, pourtant elle balance des horreurs d'une petite voix ! »

Et quand tu ne fais pas la secrétaire, c'est quoi, ta journée type à Avignon ?

« Le festival pour moi est à la fois une sorte de Vietnam du comédien et de Jour de la marmotte. Tu vois, dans ce merveilleux film "Un jour sans fin", avec Bill Murray ? (rires) Je m'ingénie à faire que ma journée ne ressemble pas trait pour trait à la précédente... Alors j'essaie de voir des pièces. Ma dernière claque a été "Les Chatouilles", d'Andrea Bescon. Mais Avignon est un exercice de frustration, c'est le tonneau des Danaïdes : plus tu en vois et plus tu veux en voir ! »

Propos recueillis par Mathias Daval



**IN LE BAL DU CERCLE**

CHORÉGRAPHIE DE FATOU CISSÉ  
 16 > 23 JUILLET 2015 À 22H — **CLOÎTRE DES CARMES**

**DAKAR IS BURNING**  
 — par *Célia Sadai* —

Création de la jeune chorégraphe sénégalaise Fatou Cissé. « Le Bal du Cercle » fait souffler un vent de sensualité sur le monacal cloître des Carmes et remet au goût du jour le Tanebeer, moment festif de la vie traditionnelle sénégalaise réservé aux femmes d'une même concession. Et, un brin transgressif, le goût du jour s'inspire d'une variété de danses performatives : du kiki ball de voguing, apparu dans la communauté LGBT new-yorkaise, au catwalking, arrangé par l'installation de podiums sur le plateau, en passant par la théâtralité de la lutte sénégalaise. Le « cercle » n'a quant à lui plus aucun centre et renvoie pour ainsi dire à un espace profane, sans fonction rituelle. Les solos des danseurs en défont l'unité clanique, car c'est la singularité voire la rivalité qui prime, autant que le fait d'être vu – il faut dire que ça frime carrément, dans la cour du cloître. Et ça séduit sérieusement. Car les formes dansées du sabar ont une forte charge sexuelle, et le travail chorégraphique de Fatou Cissé explore cette tension avec des danseuses tour à tour en boubou, en minishort ou totalement androgynes – d'ailleurs le seul danseur est travesti en femme. « Elle se fatigue, moi je ne me fatigue pas », provoque une danseuse faussement nonchalante. Tout est feint. Ce bal est une mascarade où il faut à la fois « garder la face » et nous faire « perdre la face » : « Pourquoi êtes-vous venus ? » nous demande-t-on au début du spectacle. Et la scène se remplit sans qu'on y prenne garde : polyester, satin, plumes, organza, gaze, mousseline, paillettes à gogo et chaussures incrustées de faux diamants composent un ensemble de plus en plus kitch. Mais du kitch stylé-sapé, du kitch de carnaval où le mauvais goût, c'est l'étendard extravagant de la liberté : « Applaudissez notre numéro ! » Le spectacle ne s'achève qu'une fois les robes à terre et le travestissement épuisé.

**LES CARMES FROIDS**  
 — par *Amélie Blaustein Niddam* —

On attendait beaucoup de Fatou Cissé. La chorégraphe est une enfant de la balle. Fille du directeur du Ballet national du Sénégal, elle est depuis gamine plongée dans la danse. Elle est pourtant peu connue en France, où son « Bal du Cercle » promet- teur constitue sa première fois avignonnaise. Un défilé de couleurs à la bande-son impeccable qui malheureusement ne convainc pas. Qu'est-ce qui fait que ce spectacle ne fonctionne pas ? Après tout, la recette est parfaite ici. On commence par adorer ce geste qui n'hésite pas à régulièrement faire corps avec le public. La danse se fait d'abord frénétique et tourbillonnante, portée par des interprètes déjà habitués par une arrogance sympathique et de rigueur. Car le point de départ de Fatou Cissé est à la fois social et politique. Il s'inspire d'une coutume sénégalaise, le Tanebeer. Cette pratique est un bal où les femmes mettent les hommes en dehors du cercle pour une joute d'excentricité. La présentation du spectacle nous apprend que « le Tanebeer est un espace de réalisation où les femmes s'affranchissent de leurs obligations et de la tradition pour devenir qui elles souhaitent. Mais il est aussi un moment de régulation sociale, de règlement de comptes où rivalité et solidarité se confondent ». Mais dans la réalisation du spectacle, l'acte se vide de sa substance sociale pour n'être qu'un très joli et flamboyant défilé de mode au rythme fou. Cela ne suffit pas. La danse, qui offre quelques allégories de déséquilibre, se résume le plus souvent à une déambulation ponctuée de changements de (superbes) costumes. L'engagement des artistes a beau être total, le manque d'évolution de ce spectacle qui étire son idée jusqu'à l'épuisement sans la fouiller le fait basculer dans une monotonie peu attendue.

**LE CLOU DU CLOWN**  
 — par *Pénélope Patrix* —

Le Full Art » est le sketch ultime, le spectacle d'un spectacle (de clown) raté. Lucy Hopkins ne présente rien, elle (se) donne à voir. Sa question a le bout du bec beckettien : comment (en) finir ? D'abord joué en anglais – Lucy Hopkins ne nous permet jamais d'oublier qu'elle est British –, gros succès en Grande-Bretagne et dans plusieurs pays du monde, primé plusieurs fois, ce spectacle minimaliste (le presque rien qui fait tout) a été adapté en français à l'occasion d'une résidence en Suisse avec Paul Patin. Formée au clown à l'école Lecoq, elle présente son spectacle à Avignon pour la première fois. Lucy H. est seule en scène ; en fait non, elles sont quatre à se battre pour exister à travers elle. Elle est clown ; mais elle démonte son numéro, allant même jusqu'à se démaquiller peu avant la fin. Elle se débarrasse ainsi progressivement des oripeaux du clown et du seul en scène, s'interroge sur le sens de sa présence

ici, devant les spectateurs – « J'annule le spectacle ! » – et revient sur les éléments essentiels qui conditionnent sa présence dans l'ici-maintenant de la représentation : solitude, incertitude, troubles. Mais jamais sinistre ou psychologisant : toujours « pour rire ». Pas de flamboyance ni de couleurs éclatantes, un foulard noir, un tutu et des jeux de lumière sont ses seules armes dramaturgiques. Mais son corps, son corps surtout, corps maigre, blanc, désarticulé, son visage dont la précision des mimiques touche au masque, sa gestuelle extrêmement maîtrisée dans l'incertain. Comment en sortir ? C'est un sketch sans fin, sans but. Un gag dérisoire. Mais si on rit à gorge déployée, on avale en passant quelques « méduses » : caricature des prétentions de l'artiste, mépris du public versus besoin excessif de son regard pour exister, absurdité de la Création d'Art sont quelques-uns des fils qu'elle traîne au passage, et ça pique – au sens plaisant du terme. Excellente et vitale décompression au cœur du Festi-vâââ d'Àââvignon !

**ART POÉTIQUE CLOWNESQUE**  
 — par *R-2-6* —

Face à n'importe quel type de spectacle, le clown aura toujours l'avantage de la simplicité. Celle-ci confère à la proposition une forme de naïveté qui, paradoxalement, nous interdit de considérer le propos au premier degré. Ainsi, lorsque Lucy Hopkins, artiste polyvalente formée à Londres et à Paris, apparaît sur scène et lance, avec un geste de diva en décadence, « Je suis une artiste et je crée », la perplexité gagne le spectateur. Un geste, une réplique auront suffi pour ouvrir cette brèche que la comédienne et le public investiront. La première pour soutenir sa déclaration, le second pour découvrir cette supercherie. Un chassé-croisé s'engage alors entre les deux parties. Lucy Hopkins convoque plusieurs personnages rivalisant de narcissisme, créatrice en panne d'inspiration, performeuse à la recherche du mode d'expression idéal, rêveuse soli-

taire, etc. Elles dissertent sans quitter le ton docte et emprunté de la reconnaissance, du chef-d'œuvre ou de la femme artiste. De ces joueuses envolées, entrecoupées de violentes crises existentielles, s'échappent parfois des contresens, des formules toutes prêtes, des jeux de mots d'une banalité confondante. Cela ne manque pas de déclencher l'hilarité du public, qui rit des artistes qui n'en sont pas, des créateurs stériles. C'est aussi Lucy Hopkins qui se joue subtilement d'elle-même, démonte toutes ses prétentions avec toute l'ironie de la naïveté. Sa sincérité charme l'assistance. Antagonistes au départ, comédienne et spectateurs créent une complicité pour sourire sous cape de l'autosuffisance artistique. Le public applaudit la performance de la comédienne, d'autant plus admirable qu'elle n'aura eu besoin pour l'embobiner que d'un artifice unique : son long foulard en soie.

**OFF HAINE DES FEMMES**

TEXTE ET MISE EN SCÈNE MOUNYA BOUDIAF  
 4 > 25 JUILLET À 21H35 — **PRÉSENCE PASTEUR**

**REMEMBER ANTHROPOLOGY**  
 — par *Célia Sadai* —

Cette année, côté OFF, on se tape dessus (enfin pas loin) pour voir « Haine des femmes », monté par Mounya Boudiaf à Présence Pasteur : « Tiens, Boudiaf, comme le président algérien qu'ils ont assassiné à la télé en 1992... » On me dit que « ça parle de femmes victimes du terrorisme » et je pense « Quel terrorisme ? FLN ? OAS ? FIS ? GIA ? ». Car l'Algérie et les acronymes assassins, c'est une longue histoire übertragique. Tellement über que les metteurs en scène sont souvent dépassés et oublient de le théâtraliser, ce tragique, au profit d'une mimesis pourrie de l'événement historique et du fait divers...

La même mimesis pourrie malheureusement à l'œuvre dans « Haine des femmes », qui revient sur l'« affaire Hassi Messaoud », fait divers monstrueux survenu dans une ville pétrolière du Sahara algérien en 2001. Un imam avait appelé ses fidèles à un djihad punitif contre des travailleuses vivant seules donc suspectes et potentiellement haram. Plusieurs nuits de boucherie et un long procès plus tard, « Haine des femmes » propose une narration linéaire et prévisible où se confrontent mécaniquement deux voix féminine et masculine, au profit d'un insupportable pathos féministe. Bref, une restitution documentaire voyeuriste qui asservit l'art à une pathologie de la culpabilité, dans un élan justicier car « c'est pas l'islam, ça ». Mais quitte à faire dans le documentaire archivable à l'INA avec la bande-son qui crépite, autant rappeler que 2001, c'est le crépuscule de la « décennie noire » en Algérie, après quarante ans d'une indépendance ratée. Alors forcément, à force de vivre au milieu des charniers, des attentats, des lynchages et des gorges tranchées, ça crée un p'tit changement anthropologique dans votre quotidien, le rapport à la mort, au sang, et tout et tout. Faut relire Tahar Djaout, quoi.

**DES CONTRASTES QUI TUENT**  
 — par *Geoffrey Nabavian* —

On l'aime. On l'a vue au OFF l'an dernier, dans « La Vie sans fards ». Astrid Bayiha est de celles qui savent conter des vies frontalement, mais avec un naturel brillant. Avec talent, elle incarne ici Rahmouna Salah, témoin et victime de la nuit du 13 juillet 2001, où, à Hassi Messaoud, dans le Sahara algérien, une centaine de femmes furent agressées violemment par des bandes d'hommes. Elle raconte au présent sa jeunesse, puis ses mariages, avec Mourad, puis Fayçal. Chance : les hommes de l'histoire sont joués par l'excellent Hammou Graïa. Qui passe du bonhomme au méprisant avec un souffle allègre. Et ne perd jamais en route l'humanité de ces figures. On suit la confrontation entre ces deux forces en présence au plateau. Plusieurs fois, Rahmouna quitte ses maris, car leurs exigences sont trop dures, et l'écrasent. Elle croit trouver un Eden à Hassi Messaoud, où beaucoup de femmes viennent faire des travaux mieux payés. Trop de femmes : la tension monte, dans l'espace public de cette ville... Si le récit de « Haine des femmes » nous captive, il ne nous laisse hélas pas vraiment, à la fin, face à des pistes de réflexion. On aurait voulu plus de mise en perspective. L'ouvrage transposé, « Lais-sées pour mortes », de Nadia Kaci, aurait pu s'associer à des questions sur l'Algérie d'aujourd'hui, ses évolutions... Et le titre du spectacle aurait été plus justifié, car plus ouvert... Mais il y a l'opposition des tons. Dans le récit, l'horreur intervient après des scènes solaires. « Trop solaires ? » se dit le critique... Non, car elles donnent leur chance aux personnages présentés. Des hommes avec leur culture, qui seront échauffés, dans la ville, par un imam virulent. Du souffle, et une absence de manichéisme : oui, on se laisse porter.

REGARDS

**OFF MOI, LE MOT**

DE MATÉI VISNIEC — MISE EN SCÈNE CONSTANCE MATHILLON  
 4 > 26 JUILLET 2015 À 14H20 — **LES ATELIERS D'AMPHOUX**

**EUX ET MOI**  
 — par *Lama Serhan* —

Si on donnait la parole aux mots, qu'auraient-ils à nous raconter ? C'est l'exercice auquel s'est plié Matei Visniec dans « Moi, le mot ». Trois comédiens sur scène en interprètent plus de vingt sur la soixantaine décortiqués dans le texte de Visniec. Après un début très réussi sur « le mangeur de mots », sortes d'aspirations sonores des mots qui nous échappent par moments, et quelques démonstrations plus que concluantes sur des mots comme « langue » et « bouche » vis comme des frères ennemis dans une danse des corps : « oui » et « non », sublimés par les différentes façons de dire « oui » à un mariage : « l'utopie », imaginée comme un banquet qui finit mal, mais aussi « pute », porté par le seul comédien masculin, la dimension politique présente dans l'écriture de Visniec n'est, elle aussi, pas oubliée ; d'autres mots ont eu du mal à

me transporter. Sont-ce les choix de mise en scène parfois trop consensuels et attendus (une femme en ombres chinoises qui se dénude pour signifier la féminité) qui m'ont maintenu de temps en temps à l'écart ? Il y a un peu de slam, un peu de violoncelle, pas mal de chants mais, à mes yeux, pas assez de création scénique originale. On se délecte quand même du texte de Visniec, totalement savoureux dans cet exercice de personnification. Et il faut aussi souligner le jeu des comédiens, qui ne quittent pas la scène et qui, en étant totalement différents, forment à eux trois une vraie force et dégagent une immense énergie. Les rires ont souvent éclaté dans la salle, notamment grâce au potentiel d'Aurélien Vacher. Un acteur qui utilise avec talent chaque aspect de son corps comme support comique, puisqu'il lui suffisait de rouler les yeux pour provoquer l'hilarité générale. À suivre, donc !

**OUIJEPO**  
 — par *Virginie Brinker* —

Une cinquantaine d'années après la création de l'Oulipo, Ouvroir (entendez « atelier ») de littérature potentielle, un groupe littéraire décapant avec humour la langue et la littérature à coups de jeux formels et de contraintes mathématiques, c'est dans un véritable Ouvroir de jeu potentiel que la Compagnie des Ondes nous invite à entrer en s'emparant du texte de Matei Visniec, « Moi, le mot ». Le texte de l'auteur francophone d'origine roumaine revisite de manière ludique le sens des mots les plus usés (« oui », « non », « toujours »... « utopie »), les prend au pied de la lettre, les secoue, les répète, les mélange, les file en métaphores pour voir ce qui se tient au bout de la bobine (trait d'esprit, fantaisie, démystifications, désillusions...). Cette expérience, transposée au théâtre, est celle que propose la mise en scène de Denise Schropfer. Tout y est essayé, et

l'on passe avec légèreté du violoncelle au slam mais aussi du théâtre d'ombres au clown et au chant choral, au gré des mots choisis. Si certains sillons sont peut-être plus féconds (le violoncelle notamment, ou la magie des ombres chinoises), au fond qu'importe, ce qui compte c'est de tenter, de dérouler devant nous l'expérience des mots, mais aussi celle du théâtre. Au bout de la bobine ? L'enchantement. Essentiellement dû aux trois jeunes comédiens en présence, Aurélien Vacher, Rebecca Forster, Eva Freitas. Chacun d'eux, par son comique tendre et lunaire, sa généreuse assurance, sa belle ingénuité, nous entraîne dans un univers différent, dégage quelque chose de très singulier, et le mélange prend vie, sous nos yeux, et l'alchimie opère. Comme une ultime expérience offerte au spectateur qui permet à cette belle proposition théâtrale de toucher le public, au-delà de l'exercice de style.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.



LA QUESTION

— à Pascal Collin —



ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

C'est la règle du jeu ? Alors trichons : étant donné qu'il n'y a pas de quatrième mur au théâtre, sinon selon une conception idéologiquement dominante mais historiquement limitée, il ne se passe rien derrière mais tout devant, avec le public. Fin du billet ? Pas tout à fait. C'est l'occasion de préciser qu'une représentation qui tient compte de la présence du spectateur ne souscrit pas pour autant à l'« abolition du quatrième mur » comme à un principe formel (brechtien), mais procède plutôt d'une réflexion actuelle, cruciale, sur ce qu'on fait, pourquoi et avec qui. Du théâtre : un rassemblement vivant où mettre nos différences en partage. Je trouve ainsi révélateur – et je m'en désole – que le « quatrième mur » soit ici, certes sous forme de clin d'œil, un synonyme du théâtre voire une métonymie de son essence. La formule ne date pourtant pas des Grecs : née à la fin du XVIIIe, elle prélude à l'essor du théâtre bourgeois et/ou romantique. En fait, j'ai du mal à saisir « ce qu'il se passe » au théâtre, son événement unique et inouï, quand les acteurs s'efforcent de me voiler la réalité du présent pour mieux me faire croire à celle d'une fiction. Je n'y crois pas mieux. Au contraire. Et je m'étonne parfois qu'un projet artistique puisse prétendre à la nouveauté en adoptant d'emblée un langage conformiste. Comme si le théâtre bourgeois était le vecteur naturel de l'esprit critique. Comme si les formes n'avaient pas de sens.

À bas le quatrième mur. Étant donné alors la chute du quatrième mur, que se passe-t-il sur un plateau privé de l'illusion théâtrale, depuis longtemps mieux défendue par le cinéma ? Pour le réalisme, c'est mort. Pour son acolyte le moralisme, c'est compromis. C'est déjà ça. Pas de leçon, mais une interrogation réellement partagée. Là où l'on ne voit pas s'incarner des personnages, mais des acteurs jouer. Là où le théâtre vaut moins par l'exactitude de sa représentation du monde que par l'originalité de son questionnement sur lui-même, donc sur nous-mêmes, donc sur le monde. Là où les grands sujets d'humanité peuplant la scène ne sont pas des objets à consommer, dispensant de parler de théâtre, mais les signes d'une langue dont nous sommes tous interlocuteurs et responsables. Alors l'acte poétique du théâtre est aussi son acte politique quand, s'exposant à nu, il met en jeu sa nécessité.

**Pascal Collin est codirecteur de la compagnie La Nuit surprise par le Jour (avec son frère Yann-Joël, Cyril Bothorel et Eric Louis), auteur, traducteur et acteur. Dernier ouvrage paru : L'urgence de l'art à l'école, essai sur l'éducation artistique, aux Editions Théâtrales.**

Demain la réponse de Lilian Lloyd.

LE FAUX CHIFFRE

9582

C'est le nombre de festivaliers morts de soif sur le chemin de la Fabrica.

HUMEUR

“ JE GOOGLÉMAPS BERRATHAM. #COURDHONNEUR

— @AuCafeFrançais —

I/O MICRO

@MINYUTHEATRE —

«Avant 25 ans, le théâtre ils s'en fichent... - Avant 35 ans, tu veux dire !» Je me suis plantée devant eux et j'ai sorti @IoGazette. Na.

@SUBLIMISTE —

Le camping-car des solitudes, des bonnes choses, des inventions, mais hélas ne tient pas la longueur... #IOmicro

@MATHASDVAL —

Doublé gagnant ontologique avec «Etat de siège» aux 3 Soleils et «Théorie des prodiges» aux Hivernales. #iomicro @avignonleoff

@SOLUBLEPOISSON —

Prejlokaj : texte inepte, composition d'un collégien appliqué. @FestivalAvignon #iomicro

@MONSIEURPROUST —

«C'est le nombre de douches qu'il est nécessaire de prendre lors du festival d'Avignon» devrait être un faux chiffre d'@IoGazette.

@DANSEAJOUR —

Danse + Pink Floyd = spectacle énergique au Golovine, 22h20, cie F2b. À voir @avignonleoff @IoGazette

—  
Twitter : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE PARADE DE VALLS À AVIGNON

— Par Samuel Churin —

**Manuel Valls est venu parader à Avignon. Il en a profité pour distribuer des tracts vantant la politique du gouvernement, mais il a refusé le dialogue. Nous en prenons acte.**

Le Petit Prince du 49-3 a bien compris que le monologue est la meilleure façon de mener sa campagne de communication mensongère. De fait, Manuel Valls nous vend le maintien des budgets de la culture et la « sanctuarisation » des droits sociaux des intermittents : c'est faux ! Rappel des faits : le budget du ministère de la Culture a baissé de 6 % en deux ans – même Sarkozy n'avait pas osé. Valls ose à présent annoncer qu'il sera maintenu. Non seulement cette baisse de 6 % est actée et définitive, mais Valls oublie aussi de rappeler que les baisses drastiques de 3,9 milliards d'euros des dotations aux collectivités locales provoquent l'annulation de 182 festivals. Tout le monde sait qu'une subvention n'est jamais composée exclusivement de l'aide du ministère : les collectivités locales représentent plus de 70 % de la part du budget. Ces coupes budgétaires d'une importance inédite entraînent donc des annulations de projets sur tout le territoire. De plus, le régime des intermittents du spectacle selon Valls serait « préservé et garanti par la loi ». Cette sale blague

digne d'un mauvais one-man-show a pourtant été relayée par la presse. Et tout le monde le croit ! Nous ne le répétons jamais assez : cette loi est dangereuse. Elle pérennise le titre « annexes 8 et 10 », mais c'est une coquille vide.

“ Rien n'est garanti par la loi, si ce n'est un bel enfumage

Ainsi, le Medef ne pourra plus déclarer comme fin 2013 sa volonté de supprimer les annexes 8 et 10, mais il pourra faire pire : les vider de leur contenu sans l'annoncer ! De plus, pour la première fois dans l'histoire de l'Unédic, le Medef et la CFDT fixeront en amont un budget pour une catégorie de chômeurs, celle des intermittents du spectacle. On peut voir là une sortie partielle de la solidarité interprofessionnelle et le début d'une caisse autonome : les négociations prévues avec les syndicats du secteur seront rendues impossibles avec un budget trop bas. Oui, M. Valls, nous l'affirmons : rien n'est garanti par la loi, si ce n'est un bel enfumage qui vous permet de prétendre que les intermittents sont sauvés. Pour rappel, nos propositions ont été chiffrées, elles sont considérées comme crédibles, nous attendons qu'elles soient enfin mises en place. Par ailleurs, suite aux déclarations de Rebsamen sur les

chômeurs fraudeurs, 200 agents ont été recrutés pour ne s'occuper que des contrôles. Nous savons bien ce que cela signifie, nous le vivons dans nos permanences : des dossiers bloqués, des gens désespérés obligés de quitter leur logement, pris dans un tourbillon infernal. En vérité, tout est fait pour répondre aux exigences du Medef : trouver de la main-d'œuvre pas chère à qui confier des petits boulots à temps partiel. Nous l'avions dit à M. Rebsamen : il est obscène d'essayer de faire des économies sur le dos des chômeurs, de surfer sur les sondages allant dans ce sens, d'alimenter la bonne vieille communication des pauvres contre les pauvres opposant le smicard qui se lève tôt au chômeur parasite. Les allocataires du RSA ou les chômeurs (dont 6 sur 10 ne sont pas indemnisés) ne réclament pas une standing ovation, ils veulent simplement manger à leur faim, payer leur loyer et cesser d'être considérés comme des fraudeurs et des salauds de profiteurs. Ce gouvernement participe à la droitisation de la France dont tout le monde parle, et ce n'est pas une parade de plus qui changera quoi que ce soit.

**Samuel Churin est comédien, coordinateur des intermittents et précaires.**

Demain la tribune d'Arnaud Laporte.

LETTRE À...

— Par Rachid Benzine —

... JEAN-PIERRE DARROUSSIN

Cher Jean-Pierre, Je ne vous connais pas, et pourtant cela fait trente-cinq ans que vous guidez mes pas. Très exactement depuis que je vous ai découvert dans « Psy », de Philippe de Broca, en 1980. À l'époque déjà, et immédiatement, la tendresse de votre posture lunaire m'avait touché. Et tout de suite je vous ai aimé, vous et chacun des personnages que vous avez toujours incarnés avec une vérité déconcertante. Je vous ai trouvé attachant dans « Dialogue avec mon jardinier », de Jean Becker. Même après la mort de votre personnage, vos partenaires célébraient encore l'amour qu'ils vous portaient dans des discussions délicates et affectueuses. Vous m'avez fait pleurer en père aimant et perdu dans « Qui plume la lune ? », de Christine Carrière. Vous savez incarner tout à la fois l'ami idéal, celui sur lequel on peut compter parce qu'il pose toujours sur vous un regard accueillant et réparateur, mais aussi le solitaire meurtri et discret qui porte seul ses tourments pour ne pas en imposer le fardeau aux autres. Vous m'avez fait rire bien des fois aussi, pas de ce rire gras qui réduit à néant les nuances, mais de ce rire qui se nourrit des sensibilités de la vie humaine, de ses fragilités, de ses lâchetés et

de ses courages. Héros ordinaire qui maintient obstinément sa route comme l'a fait à une autre époque James Stewart affrontant le Sénat. Toutes ces vérités de l'humain que vous traduisez à merveille font de vous un être à la fois « banal » parce que vous ressemblez à beaucoup d'entre nous, fragile, complexe, et en même temps unique parce que vous seul savez les révéler avec autant de beauté et de bonté. Si le cinéma est l'art qui donne à voir en les transcendant les aspérités de l'existence et les replis de la vie, vous êtes un de ses grands artistes. Parce que votre masque d'acteur nous dévoile sans jamais nous défigurer.

**Rachid Benzine est enseignant à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix en Provence, islamologue et chercheur associé à l'observatoire du religieux. Il a publié une nouvelle « Dans les yeux du ciel » en 2011 dans « Histoires minuscules des révolutions arabes », qui deviendra un monologue. Lauréat du CNT en 2015, le monologue sera lu à la «Mousson d'été» sous la direction de Michel Didym et joué en anglais en mars 2016 en Belgique.**

En partenariat avec le CNT

LE DESSIN

MES FRITES

— par Noël Rasendrason —



**www.ventscontraires.net**  
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

EN BREF...

À la Chapelle Notre-Dame de Conversion, G. Plus nous parle de l'importance de la poésie (celle de Bobin). On comprend à l'écouter à quel point bien savoir la lire devrait aussi être encore plus important ! Ah oui, il parle de Dieu aussi...

**L'INÉPUISABLE EST À NOTRE PORTE**  
4 > 26 JUILLET 2015 À 20H  
**CHAPELLE NOTRE-DAME DE CONVERSION**

Ça partait pourtant bien, une jolie scénographie et des argentins, mais que c'est difficile de nourrir un public avec « rien ». Les trois actrices n'ont pas démerité, mais que faire contre la vacuité ?

**DINAMO**  
16 > 23 JUILLET 2015 À 15H  
**GYMNASSE DU LYCÉE MISTRAL**

Le projet : un type en jogging baskets, assis derrière un bureau d'écolier, se livre à une succession de saynètes impliquant des playmobils et des dieux grecs, des poupées barbie démembrées et des hurlements oedipiens.

**NOUVEAU HÉROS**  
4 > 25 JUILLET 2015 À 12H15  
**ESPACE ALYA**

**I/O Gazette** — La gazette éphémère des festivals. [www.iogazette.fr](http://www.iogazette.fr) Quotidien gratuit, ne peut être vendu. Éditeur : I/O 73 rue des Vigoroles 75003 Paris. Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

**Mail** : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef **Marie Sorbier** mariesorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint **Mathias Daval** mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique **Gala Collette** gala.collette@iogazette.fr

**Ont contribué à ce numéro**  
Mathias Daval, Célia Sarda (La Plume francophone), Amélie Blaustein Niddam, Hénolope Patrice, R-2-4, Geoffrey Nabavian, Lama Sertan, Virginie Brinker, Pascal Collin, Rachid Benzine, Samuel Churin, Noël Rasendrason.

**Photo de couverture** : Charles Lopez — Paysage n°16, 2015. Prochainement présentée dans l'exposition « ELUX », Charles Lopez, 5 sept. - 7 nov. — Galerie Jean Marc Paltras, 8, rue Sainte Anastase, 75003 Paris

N°16 / 20 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015. Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salegno, 13015 Marseille

**PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION** : MAISON JEAN VILAR, CLOÏTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF...

i o

RETROUVEZ  
TOUS  
LES NUMÉROS  
DE I/O  
MAISON  
JEAN VILAR